

Faut-il réécrire « GERMINAL » ?

Zola avait déjà réuni une documentation considérable sur la mine et les mineurs lorsqu'éclata, le 21 février 1884, la grève d'Anzin. Cet incident le décida à visiter les lieux où il envisageait de situer l'action de son prochain roman en compagnie de son ami Giard qui avait attiré son attention sur l'intérêt social et romanesque de la mine. Le député radical de Valenciennes au cours de la tournée qu'il entreprit dans sa circonscription à l'occasion de la grève, le présenta comme son secrétaire. De cette façon Zola, qui en outre était porteur d'une autorisation de la Compagnie des Mines d'Anzin de visiter de fond en surface ses établissements, put interroger mineurs, ingénieurs et simples particuliers sans éveiller leur méfiance.

Pendant quelques jours, il parcourut le pays minier, assistant aux réunions du député Giard, bavardant avec les mineurs dans les estaminets. Il descendit à la fosse Renard. Si l'on compare les notes prises par Zola lors de ce voyage avec les passages descriptifs de GERMINAL, on se rend compte que les impressions qu'il recueillit alors lui ont servi à imaginer le cadre et la couleur même de son roman. Tout y est déjà, les terrils de Montsou et les corons, les installations du Voreux et les usines voisines, la route pavée, la plaine et le canal (1).

Sans rêver de retrouver sur les lieux que visita Zola le paysage, le milieu social et humain de GERMINAL, nous avons voulu essayer de confronter la noire vision qu'il nous donne du pays minier et de la condition de ses habitants avec nos observations de voyageur sans passion.

Il nous faut noter d'abord que c'est à la fin de l'hiver, en pleine crise sociale, alors que le bassin d'Anzin était en effervescence que Zola s'y rendit il y a trois quarts de siècle, tandis que nous le vîmes baignant dans la quiétude un peu béate d'un été exceptionnellement beau, en pleine période de congés, alors que les mineurs s'apprêtent à partir en vacances ou en revenaient.

TERRILS MOINS NOIRS

A quelques kilomètres au-delà d'Arras les hautes taupinières coniques des terrils, noirs sur l'horizon signaient les premières au voyageur venant de Paris l'approche du pays minier. Puis il aperçoit les chevalements des puits d'extraction et bientôt leurs molettes. Terrils et silhouettes d'usines se multiplient et se succèdent dès lors jusqu'à l'arrivée. Qu'il vienne par la route ou le chemin de fer, le voyageur ne manque pas de remarquer que les premières traces de la guerre 1914- 1918 qu'il peut discerner, cimetières militaires, monuments commémoratifs de Vimy ou de Notre Dame de Lorette apparaissent au sol au moment même où il pénètre dans le pays minier. Néanmoins, sous le soleil d'août, les agglomérations de maisons en briques rouges groupées en corons prennent un petit air pimpant. Les terrils semblent moins noirs, les cokeries, les centrales électriques, les laveries où s'opèrent le tri et

le calibrage des charbons ne déversent ni fumées, ni poussières sur le calme paysage du Nord, qu'assainit aujourd'hui une jolie brise de mer.

Nous débarquons à Douai dont la reconstruction moderne a quelque peu gâché le charme historique et nous nous mettons aussitôt en route pour la fosse Renard où Zola descendit en 1884.

Nous filons sur les pavés du nord au milieu d'agglomérations et de cités ouvrières dont le passant remarque d'abord la similitude. Il est difficile de distinguer la longue rue commerçante d'une localité prolongée de cités ouvrières d'une autre. Sur la route de Marchiennes à Denain nous atteignons bientôt la fosse Renard. Désaffectée en 1948, ses bâtiments déserts ne ressemblent plus guère à ceux que vit l'auteur de GERMINAL. Les installations du jour, le chevalement, la recette avaient été reconstruits après la dernière guerre mondiale dans le style industriel de l'époque qui faisait largement appel au ciment armé. Un vieil ouvrier en bleu de chauffe garde le carreau désert. Son visage aux traits épais donne une impression de lourdeur et de passivité qui nous fait songer au vieux Bonnemort, la première personne que rencontra Lantier en arrivant à Montsou. Tout près de la fosse s'alignent des corons dont la disposition rappelle celle de ceux de GERMINAL. Le coup d'œil rapide que nous jetons sur ces lieux nous remémore la visite des corons organisés par Mme Hennebeau, la femme du directeur de la mine à l'intention d'amis parisiens. Nous aussi sous le gai soleil d'août, alors qu'à une centaine de mètres nous apercevons des champs de blé fraîchement moissonnés et des prairies verdoyantes, nous serions tentés d'imaginer comme le faisaient les belles dames de Paris, la vie des mineurs sous les couleurs d'une existence à demi bucolique. A Renard, il ne reste plus que des vestiges. Ce n'est pas là que nous pourrions ressentir la forte pulsation dont GERMINAL nous a fait si profondément vivre l'intensité. Il nous faut aller plus loin pour voir une fosse en pleine activité. Là la poussière de charbon fait son apparition. Elle imprègne tout, hommes et bâtiments. Cela dit à la lumière du jour, les installations d'une fosse n'ont pas aux yeux d'un observateur détaché et peu lyrique, le caractère redoutable que leur prête Zola. Elles ressemblent à des bâtiments industriels comme il y a en a tant dans les banlieues des grandes villes. Lorsqu'elles sont de construction récente comme c'est souvent le cas dans les houillères du Nord et du pas de Calais, ces installations en briques roses entourées d'arbres et de pelouses n'ont rien de rébarbatif. Les vestiaires dans les plus modernes des sièges, offrent au visiteur un coup d'œil saisissant. Dans une vaste halle les vêtements des mineurs, lourdes chaussures et casques compris pendent au plafond. Silhouettes vides qui se balancent à vingt mètres du sol, défroques que viendront tout à l'heure remplir et animer les ouvriers maintenant au repos. Ainsi l'espace au sol est-il débarrassé des armoires individuelles qui l'encombraient auparavant et les risques de vol sont presque éliminés.

UNE GARE DE TRIAGE

Dans la lampisterie qui sert toujours également au contrôle des descentes et des remontées, on ne voit plus guère de lampes Davy brillant de l'éclat de leurs cuivres. Elles ont

été remplacées par de petits phares électriques à deux allures alimentés à deux allures alimentés par un accu que les mineurs mettent à la recharge dès qu'ils remontent du fond. La recette du jour ressemble à une sorte de gare de triage où circulent sans cesse dans un tintamarre de tampons heurtés, les berlines qui remontent du fond pleines de charbon gras et luisant d'humidité et celles qui y descendent vides. Leur ronde est orchestrée par le « pianiste » qui manœuvre les aiguillages. La machine d'extraction mue à l'électricité et non plus à la vapeur comme au temps de Zola, trône toujours un peu à l'écart dans une vaste salle silencieuse aux proportions de cathédrale. Un énorme volant entraîne le câble qui précipite les cages au fond du puits et les en ramène à la vitesse de dix-huit mètres à la seconde. Aujourd'hui le visiteur de ce sanctuaire serait tenté d'imaginer le Dieu caché dont on célèbre le culte, non plus sous les traits d'un capitaliste jouisseur, mais plutôt sous ceux d'un technocrate impassible perdu dans un rêve, désincarné comme une épure. Le machiniste dans sa petite cabine de verre ne fait plus que suivre des yeux une aiguille sur un cadran. Il n'a pas à intervenir pour les départs et les arrivées des cages sauf en cas d'accident. Bien que l'extraction de la houille soit essentiellement une industrie où quatre-vingt pour cent du produit livré à la clientèle représente le salaire et les charges sociales, nous n'avons guère vu d'ouvriers en visitant les seules installations de surface. Pour les rencontrer il nous fallut les surprendre sur le lieu même de leur travail, à près de cinq cent mètres sous terre.. Pour descendre au fond le curieux doit se dépouiller entièrement de ses vêtements et revêtir la tenue de travail du mineur, la rude chemise de toile, la combinaison bleue, le béguin qui protège la chevelure de la poussière insinuante du charbon, le casque en matière plastique et, serré dans la ceinture de cuir, le petit accumulateur qui alimente la lampe fixée au chapeau. L'embarquement dans la cage grossière, souillée de charbon revêt quelque solennité. Le silence se fait un instant dans la recette du jour en attendant le signal du départ vers le monde souterrain que les plus aguerris et les plus blasés redoutent toujours un peu. La descente commence, à petite allure. Les lampes allumées on ne remarque plus l'obscurité du puits. La conversation reprend bientôt, détendue et c'est déjà l'accrochage. Nous débarquons dans un souterrain brillamment éclairé qu'on pourrait prendre pour une station de métro en construction.

Des trains de berlines y sont garés en attendant la remontée. Nous faisons quelques pas jusqu'au poste d'aiguillage de cette gare souterraine. Là, la galerie se divise en deux branches. Un petit train de wagonnets tiré par un locotracteur à accu nous attend. Nous embarquons et nous nous enfonçons dans l'intérieur de la mine. Les galeries sont solidement étayées des arceaux métalliques que relie de fortes tringles. Les galeries sont ainsi solidement maintenues. La roche est ainsi solidement maintenue. Pourtant les terrains exercent de place en place de si fortes poussées qu'elles tordent et écrasent les étais. Plus nous nous éloignons de l'accrochage, plus la galerie se rétrécit. Bientôt nous devons abandonner notre train et progresser à pied. Rien d'effrayant ni même d'oppressant encore. De temps en temps il faut baisser la tête, mais la circulation reste facile, l'air vif et frais. Soudain nous arrivons à l'extrémité de la galerie et nous voyons s'ouvrir à son flanc une étroite fissure que des bois posés en tous sens entrouvrent à peine. C'est la taille. Nous nous

y glissons en rampant, obligés d'enjamber le convoyeur mécanique à bande qui entraîne le charbon fraîchement abattu vers les points de chargement en berline. Une fine poussière flotte dans l'air. Les marteaux piqueurs pneumatiques crépitent autour de nous avec de brèves pauses. Ici règne l'obscurité et la chaleur. Les hommes travaillent accroupis. Ils sont torse nu et il est difficile de distinguer la couleur de leur peau et leurs traits sous le maquillage de charbon qui les recouvre. Nous nous défendons mal contre la hantise de l'étouffement, de l'écrasement lorsque nous sentons du dos et des coudes les parois si rapprochées du toit et du mur qui nous enserrent. Malgré le boisage très dense, renforcé dès qu'on s'éloigne un peu du front de taille par de forts étaçons métalliques à coulisse, de temps en temps des fragments de taille se détachent du toit et frappent notre casque. La taille représente un boyau de un mètre de hauteur sur deux mètres cinquante à trois mètres de largeur où la circulation est fort difficile. Nous parcourons ainsi deux tailles, l'une de cent soixante mètres de longueur, l'autre de soixante mètres. Il y a un ouvrier à l'abatage tous les quatre mètres par jour. Au fur et à mesure de l'avancement, les ouvriers de l'équipe de nuit remblaient l'espace laissé vide dans la taille par l'abatage effectué par les deux équipes de jour.

TRAVAIL A LA TACHE

Le mineur de fond d'aujourd'hui est payé à la tâche et non plus au marchandage comme dans GERMINAL. Son salaire est donc individuel et varie avec sa production. Mais les normes de rendement de le prix du mètre cube de charbon abattu restent fixés unilatéralement par les houillères ; ce qui expliquent que les mineurs se plaignent que leur employeur élève les normes et abaisse le prix le prix du charbon au fur et à mesure qu'ils améliorent leur rendement. De plus, seuls les mineurs à l'abatage sont payés à la tâche. Tous les autres reçoivent un salaire fixe, selon leur catégorie. En règle générale, bien qu'ils vivent la vie du mineur avec tous ses dangers et son insalubrité, leur salaire ne dépasse guère celui d'un ouvrier de l'industrie d'une qualification analogue à la leur plafonne aux alentours de cinquante mille francs.

Une heure de reptation dans les tailles nous a courbatu, moulu et maculé de la tête aux pieds. Nous reprenons avec plaisir le chemin de l'accrochage. Les galeries d'accès, de service et de roulage que nous empruntons à nouveau nous semblent plus vastes et mieux aérées encore qu'à l'aller.

Noirs de charbon nous débarquons bientôt au jour. Nous avons reçu le baptême de la mine, qui si elle ne nous a pas livré tous ses secrets, s'est quand même dépouillée pour nous d'un peu de son mystère....

Le personnel d'un siège d'extraction reste aujourd'hui très hiérarchisé. On distingue très nettement les ingénieurs, la maîtrise, les employés, des ouvriers qui accomplissent les gros travaux. Cependant le passage d'une catégorie à l'autre demeure possible, ou plutôt est devenu possible, lorsque Zola se documentait sur la mine. Les jeunes qui ont reçu une certaine instruction générale et sont passés par les centres de formation professionnelle ou les écoles techniques peuvent devenir assez rapidement porions, voire ingénieurs, s'ils se classent dans les tout premiers de leur promotion.

BIENFAITS DE LA NATIONALISATION

Néanmoins la nationalisation en 1946 est loin d'avoir opéré une révolution dans le bassin minier. Elle a tout au plus accéléré une évolution. Les ingénieurs et les cadres supérieurs des houillères avec

qui nous avons pu nous entretenir comptent parmi les plus chauds partisans des nationalisations que nous ayons rencontrés jusqu'alors. Leur témoignage met particulièrement en valeur l'œuvre économique et sociale de la IV^{ème} République. Pourtant lorsqu'ils ne tarissent pas d'éloges sur les bienfaits de la nationalisation, ils s'expriment avant tout en techniciens. La nationalisation a permis en effet, dans un laps de temps assez court, d'opérer une concentration de l'exploitation, une modernisation de l'équipement, une compression du personnel dans des conditions qu'aucune entreprise privée, aucun cartel n'auraient pu réunir. L'exemple de la Belgique dont les mines traversent actuellement une crise très grave parce qu'elles sont restées livrées sans contrôle à l'initiative privée depuis la fin de la guerre et qu'elles ont été gérées par leurs propriétaires avec le seul souci de réaliser des profits immédiats, vient à l'appui de leur thèse. Alors que les mines belges sont acculées à la fermeture avec tous les problèmes sociaux que cela entraîne, les mines françaises ont pu procéder aux indispensables compressions de personnel sans licenciements et avec le minimum de déplacements. Les investissements nécessaires à la modernisation de l'équipement ont été financés par la nation. Quant à la situation personnels et des cadres supérieurs, elle n'est pas substantiellement différente depuis la nationalisation de ce qu'elle était au temps des compagnies minières. Naguère et Zola l'a bien montré dans GERMINAL, l'ingénieur tranchait sur la foule misérable des ouvriers grossiers et incultes. Il était un chef et un « monsieur » respecté, envié, admiré. Aujourd'hui l'autorité de l'ingénieur est moins absolue que jadis. Il doit compter avec les ouvriers et leurs délégués. On voit couramment maintenant un ingénieur appeler un ouvrier et lui serrer la main. Attitude impensable avant la deuxième guerre mondiale, à une époque où les ouvriers mineurs en train de faire « briquet » c'est-à-dire de casser la croute, se levaient au passage d'un simple porion. L'ingénieur s'est rapproché de ses ouvriers sur le travail et pendant les loisirs, il ne se distingue plus radicalement d'eux comme par le passé. Il est pris lui aussi par l'engrenage des distractions de masse, il va au cinéma, il regarde la télévision et se promène en auto. C'est à peine nous assurait l'un d'eux s'il peut se payer une Dauphine alors que l'ouvrier circule en deux chevaux Citroën. D'ailleurs il y a peut-être plus de distance entre le grand directeur des houillères entouré de son état-major où les politiciens jouent un rôle plus important que les techniciens et l'ingénieur de fosse qu'entre ce dernier et l'ouvrier qui peine dans la taille, tant au point de vue du salaire et statut social qu'au point de vue influence réelle sur la gestion de l'entreprise. Sartre notait naguère que les ingénieurs et les savants sont les seuls bourgeois qui soient rarement réactionnaires parce qu'ils vivent en contact permanent avec la réalité matérielle du travail, leurs fonctions ne les isolent pas totalement des choses de la matière qui résiste car elles ne consistent pas uniquement à diriger, à manier des hommes. Ceci semble particulièrement vrai des ingénieurs des mines, qui outre leurs fonctions d'organiseurs du travail, contrôlent son exécution et en partagent les dangers.

LES DANGERS DE LA PROFESSION

Autre avantage de la nationalisation, des progrès sensibles ont pu être réalisés depuis 1946 en matière de sécurité. Le délégué mineur, élu par ses camarades mais rétribué par le service des mines, qui veille à l'application des prescriptions de sécurité, a été l'un des agents les plus efficaces de ces progrès. Connaissant admirablement les conditions locales d'exploitation ainsi que le personnel ouvrier, les délégués mineurs peuvent détecter dangers et insuffisances de précautions dans un chantier mieux que quiconque. D'ailleurs ils ne sont pas seuls à assurer la sécurité dans les tailles. Les houillères ont intérêt de leur côté à y veiller tant pour sauvegarder le matériel et les investissements que pour maintenir, chose indispensable au bon rendement du personnel, le moral à un niveau élevé.

L'effort de sécurité porte essentiellement aujourd'hui sur la prévention des maladies professionnelles en particulier de la silicose. En effet l'emploi de moyens mécaniques d'extraction, marteaux piqueurs pneumatiques, rabots, haveuses, convoyeurs a augmenté la diffusion des poussières dans la taille. Aussi pour éviter que les ouvriers ne respirent trop de ces dangereuses poussières infinitésimales dans l'air qui causent la silicose, a-t-on imaginé toutes sortes de procédés d'arrosage, d'injection d'eau dans les veines qui évitent lors de l'abatage que les poussières se répandent dans l'atmosphère. Tous ses procédés ne sont pas tout à fait au point. Parfois leur application se révèle difficile ; en outre des négligences se produisent et la pratique du salaire au rendement incite parfois les ouvriers à négliger certaines précautions afin de maintenir leur production, tout comme le faisait Maheu et son équipe dans GERMINAL. Pourtant on peut espérer limiter à brève échéance les progrès de la silicose.

La silicose, voilà le grand danger dont on nous a entretenu partout au cours de notre voyage tant chez les ingénieurs que chez les ouvriers.

Les catastrophes minières, coups de grisou, éboulements, ruptures de câbles qui tiennent tant de place dans les journaux et dans la littérature frappent les imaginations. Pourtant elles sont souvent plus dramatiques, plus émouvantes que véritablement significatives. Les statisticiens nous assurent qu'il y est moins dangereux de travailler dans la mine que dans le bâtiment. Le public s'en persuade parfois difficilement, de même qu'il peine à croire que les voyages en avion sont plus sûrs que les promenades dominicales en automobile. Pourtant les chiffres en font foi. Mais l'avion comme la mine tue un grand nombre de personnes à la fois lorsqu'il se produit une catastrophe et à juste titre peut-être on ne leur pardonne pas, même s'ils ne frappent que rarement.

Peut-on dire que la nationalisation a changé la condition des ouvriers mineurs ? leur a-t-elle fait perdre ce sentiment qu'ils avaient d'être écrasés par les Compagnies qui régnaient sur eux grâce à leurs machines, à leurs bureaux, à leurs capitaux que contrôle un « dieu inconnu accroupi au fond de son tabernacle » parisien, comme l'écrit Zola dans GERMINAL ?

En aucune façon.

Le patron a changé de raison sociale, mais c'est toujours le patron qui se préoccupe avant tout de pousser le rendement avec un minimum de frais. Nos informateurs ouvriers qui d'une façon très significative parlaient toujours du patron pour désigner la direction de leur fosse ou de leur groupe, nous ont même qu'à leur point de vue l'intensité du travail au fond devenait de plus en plus grande. La tension et la fatigue nerveuse qu'entraînent les nouvelles techniques d'abatage, le perfectionnement de l'outillage usent l'organisme plus rapidement qu'avant la guerre. Très peu de mineurs peuvent tenir le coup à l'abatage du charbon passé la trentaine. Or, et c'est là l'un des drames du métier, le mineur voit sa situation se détériorer dès que ses forces déclinent à cause de l'âge, de la maladie, des blessures reçues au travail. Alors il doit renoncer à occuper les postes de première ligne, les seuls qui soient bien payés.

A cinquante ans, après vingt ans de fond et trente ans de service, le mineur est mis à la retraite avec une maigre pension et un organisme délabré.

Cela dit il faut reconnaître que les avantages sociaux dont jouissent les mineurs sont bien supérieurs à ceux des ouvriers des autres corporations. Ils sont logés gratuitement par les houillères qui leur

fournissent en outre le charbon dont ils ont besoin pour l'usage domestique. De plus, le système particulier de sécurité sociale auquel ils sont affiliés leur assure en cas de maladie des soins entièrement gratuits. Mais le logement gratuit dont ils peuvent jouir pendant leur retraite, les lie étroitement à leur lieu de travail, à leur profession. S'ils sont aidés ainsi par les houillères, ils en sont un peu les prisonniers et ils forment avec leurs familles une sorte de réserve de main d'œuvre captive obligée d'aller à la mine pour gagner sa vie.

DANS LES SABLES DE L'ADMINISTRATION

Le patron de jadis était souvent brutal, cynique et autoritaire mais il tranchait du moins en dernier ressort toutes les affaires qui lui étaient soumises. Ses subordonnés, ingénieurs et cadres appliquaient sans délai les décisions qu'il avait prises. Aujourd'hui, chaque fois qu'un conflit s'élève entre les ouvriers et la direction d'une fosse, même s'il porte sur une question de peu d'importance, on ne trouve jamais personne qui accepte de prendre une décision. Le directeur du siège renvoie au directeur du groupe qui renvoie au directeur du bassin, qui renvoie à la direction générale à Paris qui elle, renvoie au ministère de tutelle. Arrivée là, l'affaire se perd dans les sables de 'administration ou bien si elle revêt assez d'importance et si elle est suivie par des délégués du personnel suffisamment énergiques, elle aboutit sur le bureau du ministre. C'est dire que la nationalisation n'a pas donné à l'ouvrier le sentiment que la mine lui appartenait un peu, que sa voix, ses idées pourraient être entendues dans les sphères où se prennent les décisions qui engagent l'orientation et l'avenir de l'industrie toute entière. Bien au contraire, il se sent peut être plus radicalement coupé que jadis des milieux dirigeants.

Aujourd'hui donc, le problème des rapports entre ouvriers et patrons ne se pose plus dans des termes analogues à ceux de GERMINAL. Pourtant le résultat, d'un point de vue ouvrier n'est guère différent. Rouage essentiel, mais pratiquement muet, d'une énorme industrie internationale, industrie de plus, extrêmement sensible aux variations de la conjoncture économique, profondément affectée par le progrès technique, le mineur reste un prolétaire aliéné, utilisé par un vaste mécanisme qui tend à des fins profondément étrangères à son épanouissement personnel. C'est ainsi, par exemple, que la concurrence des combustibles liquides et gazeux a déjà limité l'importance des charbons dans l'industrie. Demain ils ne seront peut-être presque plus utilisés pour le chauffage domestique. Qu'y peuvent les mineurs ? Pas grand-chose à eux seuls. Il leur faut espérer que la nation qui a bénéficié de leur travail, pourvoira à leur reclassement et acceptera à l'avenir de servir des pensions gagnées par les vieux ouvriers si le nombre des mineurs en activité diminue dans de telles proportions qu'ils ne pourront plus alimenter par leurs propres cotisations leurs caisses de secours et de retraite.

REECRIRE GERMINAL ?

Dans certaines publications officielles des Charbonnages de France on suggère ouvertement qu'il serait grand temps de réécrire GERMINAL. Ce roman qui demeure le meilleur et le plus pathétique des ouvrages populaires qui aient été publiés sur la vie des mineurs, avec son imagerie aux traits appuyés et ses épisodes dramatiques aurait beaucoup vieilli. Il aurait contribué à donner au grand public une certaine idée du « pays noir » de tous ceux qui y peinent et y vivent, qui serait aussi fautive que démodée !

Certes les conditions physiques du travail du mineur sont différentes aujourd'hui de ce qu'elles étaient il y a un siècle. Cependant l'organisme humain en pâtit peut être aussi durement que jadis.

L'une des conséquences les plus visibles de cet état de choses c'est que le mineur confirmé, né au pays, abandonne rarement son métier. Par contre il ambitionne pour ses enfants une toute autre carrière. C'est si vrai que les Houillères de France depuis 1918 vivent en grande partie grâce à l'apport d'une main-d'œuvre étrangère. Après la première guerre mondiale soixante-dix mille mineurs venus de Pologne, dont beaucoup ont fait souche, assurèrent la relève. Depuis 1946, les Italiens, les Algériens, les Marocains et les Espagnols ont fourni l'appoint nécessaire.

La pénurie relative de main-d'œuvre dont souffraient les charbonnages justifie sans doute l'ampleur de la politique sociale dans laquelle ils se sont lancés. Elle explique également l'importance des « relations humaines », l'importance que revêtent à la mine les rapports personnels entre chefs et subordonnés. L'ingénieur passe en effet plus de temps à débrouiller des questions de salaires, de primes, d'horaires de travail, de formation des équipes, de logements etc... qu'à résoudre des problèmes techniques que pose la production. Interchangeable et anonyme en apparence, le mineur est un individualiste qui garde pourtant le sens collectif de la solidarité. Mais celui-ci ne se manifeste dans sa pureté que dans les périodes de crise ou à l'occasion de quelque catastrophe. Dans les moments plus calmes, les petites ambitions personnelles prennent le pas sur la considération des grands intérêts collectifs. Sait-on qu'aujourd'hui trente pour cent seulement des mineurs sont syndiqués dans les trois centrales et que leurs revendications ne dépassent guère le niveau des querelles de reclassification et de rajustement de salaires alors que les comités d'entreprises, tombés en demi-sommeil ont vu leurs compétences aux questions de colonies de vacances et d'œuvres sociales ?

Ni Rasseneur, ni Pluchart, ni Souvarine, ni Lantier n'auraient à changer leur attitude ou leurs convictions s'ils revenaient aujourd'hui à Montsou. Ils auraient encore fort à faire pour éveiller la conscience politique des ouvriers et les organiser. La faiblesse du mouvement syndical dans les mines provient sans doute en partie du fait que les militants sont soumis à bien des pressions, exposés à bien des tentations. Eléments d'élite d'une population ouvrière qui compte un fort pourcentage d'étrangers, ils n'ont pas de peine à « monter », à recevoir de l'avancement s'ils le désirent. Sans être aussi noirs qu'un Chaval beaucoup d'entre eux n'ont pas une foi et un dévouement suffisant pour pratiquer sans faiblesse le « refus de parvenir ». Devenus porions ou cadres, ils sont perdus pour le mouvement ouvrier. En outre il ne semble pas qu'il se soit révélé dans les nouvelles générations des éléments assez cultivés, assez désintéressés, assez nombreux pour savoir formuler et faire entendre, face à celle du gouvernement et des technocrates, une politique du charbon d'inspiration purement ouvrière, où le souci de l'homme et de la justice saurait s'allier à celui d'une parfaite organisation technique et à une rentabilité élevée. Demander le retour de la semaine de quarante heures en cinq jours de travail et faire de cette revendication l'extrême pointe du programme d'action ouvrier nous semble révéler un singulier manque d'imagination et de perspective. Comme nous l'écrivait naguère Pierre Monatte, l'ancien directeur de la « Vie Ouvrière », nous sommes décidément en période de basses-eaux.

Sur une étroite bande de terre de cent vingt kilomètres de longueur qui s'étend de la frontière belge au Pas de Calais, cent cinquante mille ouvriers travaillent à la mine, autour de la mine ou pour la mine. Ils font vivre directement ou indirectement plus d'un million de personnes. Tout ce monde est

soumis à ce rythme particulier de l'existence qu'impose le travail en trois postes du matin, de l'après midi et de la nuit. Jamais l'activité ne s'interrompt complètement dans le bassin houlier. Le prodigieux pullulement d'humanité qu'on y rencontre crée une ambiance particulière au pays noir. Le travail incessant de la mine en forme la toile de fond, la substance en est fournie par les qualités profondément humaines des mineurs dont la chaude cordialité semble vouloir combattre la rigueur impersonnelle à laquelle ils sont soumis. Que de rêves et d'espoirs fermentaient sourdement dans ces agglomérations prolétariennes ! Quelles révolutions inconnues s'y préparent peut être !

Si on le compare à la réalité contemporaine de la vie de la mine et des mineurs, GERMINAL en dépit de sa grande valeur artistique et ses qualités documentaires demeure bien un roman bourgeois d'un point de vue et dans un esprit essentiellement bourgeois. Zola ne met jamais en doute l'efficacité du système capitaliste alors qu'il donne toujours des couleurs d'utopie aux doctrines révolutionnaires des militants ouvriers. Il identifie presque toujours révolution avec catastrophe, triomphe des barbares voire avec apocalypse. Et le départ de Lantier pour Paris où il va se lancer dans la politique suggère la renaissance inévitable de nouvelles hiérarchies, de nouvelles injustices.

Aussi serait-il bon de réécrire aujourd'hui GERMINAL au point de vue de l'ouvrier mineur saisi dans l'engrenage d'une société industrielle de plus en plus bureaucratisée et mécanisée. Car moins brutalement qu'autrefois mais avec une plus subtile et dangereuse efficacité, elle modèle le travailleur dans ses mœurs, ses aspirations et jusqu'au fond de ses pensées que l'esprit de révolte ne vient plus guère féconder. Moins durement EXPLOITE que jadis, le mineur plus savamment « manipulé » demeure profondément « aliéné » et c'est son drame.

PIERRE AUBERY

(1) V. Paul Van Tieghem « introduction à l'étude d'Emile Zola : GERMINAL. Centre de Documentation Universitaire, Paris 1954. P 15 à 38.